



HAL
open science

Introduction à La Société de démonstration

Claude Rosental

► **To cite this version:**

Claude Rosental. Introduction à La Société de démonstration. Zilsel : science, technique, société, A paraître. hal-03505502

HAL Id: hal-03505502

<https://hal.science/hal-03505502>

Submitted on 30 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction à *La Société de démonstration*

*Claude Rosental*¹

Article à paraître dans *Zilsel*, 2022, N° 10

© **Claude Rosental, 2021**

Une critique de mon récent ouvrage *La Société de démonstration* (SD) a été publiée par J. Giry et E. Schultz (G&S) dans le numéro 9 de *Zilsel*². Cet étonnant document proposant une représentation inexacte de mon livre, parfois contraire à ses propos, je tiens à remercier la rédaction de la revue de me permettre d'en offrir ici une juste vision, en rappelant l'heuristique qui l'anime et certains de ses résultats. En répondant aux critiques infondées de G&S, noyées dans des discours généraux et normatifs relatifs à leur conception de la sociologie, et déconnectés dans les faits du contenu de l'ouvrage, je m'efforcerai de restituer l'intérêt pour les sciences humaines et sociales d'analyser les modes de production et les usages des démonstrations publiques dans leurs diverses formes, et de discuter la pertinence relative des différentes approches susceptibles d'être adoptées à cette fin.

Heuristique de *La Société de démonstration*

Rappeler certains éléments heuristiques exposés dans mon livre apparaît comme un préliminaire indispensable pour pouvoir saisir son objet et les nombreux problèmes que pose le texte de G&S. Comme je l'explique dans *La Société de démonstration*, mon enquête sur les démonstrations publiques est partie de recherches empiriques que j'ai menées aux États-Unis sur la publicisation de démonstrations écrites en logique et en intelligence artificielle. Je me suis rendu compte que nombre de leurs auteurs concevaient et réalisaient en parallèle, face à leurs pairs ou à leurs sponsors, des démonstrations publiques de technologie (ou encore « démos »), consistant par exemple à exhiber le fonctionnement de robots ou de logiciels qu'ils

¹ CNRS (CRFJ). Adresse électronique : clauder.rosental@ehess.fr

² Claude Rosental, *La Société de démonstration*, Vulaines sur Seine, Éditions du Croquant, 2019. Johan Giry & Emilien Schultz, « Ceci n'est pas une démonstration. Ou pourquoi la vie sociale se satisfait mal de la métaphore théâtrale et de l'axiomatique stratégeste », *Zilsel*, 9, 2021, pp. 493-515. Dans la suite de cet article, j'utiliserai les abréviations SD pour faire référence à l'ouvrage, et G&S pour faire référence à J. Giry et E. Schultz, ainsi qu'à leur article.

avaient créés. Intrigué par le temps et l'énergie considérables que ces scientifiques consacraient à la préparation et à la réalisation de ces performances, j'ai pris ces pratiques pour objet, afin notamment de documenter les évolutions des conditions socio-historiques du travail scientifique.

La richesse des enjeux des démos qui m'est apparue au cours de ces investigations m'a conduit à concevoir d'autres enquêtes sociologiques sur ces objets. J'ai mené entre autres des observations empiriques sur les modes de gestion d'un grand programme de recherche et développement de la Commission Européenne dans le domaine des technologies de l'information, intitulé « programme de recherche, développement et activités de démonstration ». Ce label faisait écho à la nécessité pour les participants de démontrer sous diverses formes la faisabilité de leurs projets, afin notamment de bénéficier des subventions européennes. Les ingénieurs et les cadres des entreprises de télécommunication et d'informatique impliqués multipliaient ainsi les démos devant des publics formés de responsables politiques et économiques, tout en déployant d'autres formes de démonstration, par exemple dans leurs rapports d'activité ou sur Internet.

Ces phénomènes soulevaient de nombreuses questions. En particulier, quelles conditions socio-historiques permettaient d'expliquer le développement d'usages aussi intensifs des démos ? Quels étaient les liens et les divergences entre ces performances et d'autres démonstrations publiques qui se déployaient sous différentes formes dans de multiples espaces sociaux, comme, par exemple, les démonstrations d'ustensiles de cuisine réalisées par des démonstrateurs volubiles sur les marchés ?

Cette réflexion m'a conduit à mener progressivement des enquêtes sur un grand nombre de démonstrations publiques dans une perspective comparative, et à m'interroger systématiquement sur leurs points communs et leurs différences. Après avoir étudié empiriquement les pratiques et les usages de démonstrations publiques dans le domaine de la recherche scientifique et technique, mes enquêtes ont porté sur des démonstrations dans les domaines du marketing technologique et de la vente, telles qu'elles sont déployées par exemple dans des salons de l'entrepreneuriat, dans des foires ou dans des espaces marchands tels que des magasins d'informatique. Mes investigations se sont également étendues aux démonstrations de prouesses sportives et artistiques dans des espaces urbains.

En anglais, le terme « démonstration » possède la même origine latine et les mêmes significations qu'en français, tout en étant doté d'un sens supplémentaire depuis le milieu du 19^e siècle, celui de réunion publique ou de marche visant à protester ou exprimer une opinion sur des questions politiques. Il renvoie alors en particulier à la notion de manifestation. Après avoir analysé un certain nombre de travaux en sociologie des mouvements sociaux, il m'est apparu intéressant d'étendre cette démarche comparative à ce type de *public demonstration*. J'ai ainsi analysé l'organisation et le déroulement de grandes « manifs » en France.

Au final, les données analysées dans mon ouvrage portent en premier lieu sur l'organisation et le déroulement de démos en tout genre, de manifestations, et de divers types de démonstrations publiques réalisées dans le champ des sciences et des techniques. Comme je l'ai expliqué dans mon livre, mon cheminement, la constitution progressive de mon corpus et les choix qu'ils ont impliqués n'ont pas relevé d'une démarche planifiée dès l'origine, mais bien plutôt d'une approche fortement itérative déployée sur de longues années, alimentée au fur et à mesure par des lectures qui documentent les pratiques et les usages des démonstrations publiques (au sens anglo-saxon du terme) dans des domaines relativement cloisonnés des sciences humaines et sociales (*e.g.* sociologie des sciences et des techniques, sociologie économique, sociologie des mouvements sociaux, histoire des sciences et des techniques, management de l'innovation, sociolinguistique). C'est en confrontant petit à petit mes résultats et mes lectures diversifiées que j'ai conçu graduellement de nouvelles explorations empiriques et bibliographiques. L'analyse des travaux documentant les pratiques et les usages des démonstrations publiques me conduisait soit à réaliser des enquêtes sur des terrains peu ou pas abordés, soit au contraire à mener de nouvelles investigations sur des cas plus balisés (*e.g.* les démonstrations de foire), afin de corroborer, de nuancer ou de compléter les résultats disponibles.

Lorsque je me suis aperçu que la production de monographies autour de mes différents terrains d'observation m'aurait conduit à des analyses en partie répétitives, il m'est apparu plus pertinent de tenter un exercice de synthèse. Compte-tenu du volume d'investigations réalisées, j'ai conçu une restitution des résultats déployée sur plusieurs tomes. Le premier de cette série, *La Société de démonstration*, se concentre plus particulièrement sur les pratiques des démonstrations publiques. Pour pouvoir cerner leur nature, leurs usages et leurs enjeux, il apparaissait en effet utile de commencer par analyser

leurs modalités de déploiement de manière méthodique. Par ailleurs, afin de permettre à des lecteurs plus ou moins familiers de ces pratiques sociales de saisir leur teneur, il importait de rassembler des descriptions non stylisées de ces dernières. Comment s'opèrent la conception, la préparation et la réalisation des démonstrations publiques dans leurs diverses formes ? Telle est la question qui a servi de point de départ à ce livre, dans la perspective d'apporter un premier éclairage sociologique sur les phénomènes en jeu.

Lorsque G&S me reprochent donc de ne pas avoir assez justifié « les considérations qui ont présidé au choix de tel ou tel objet dans l'écriture du livre » (G&S, p. 494), ils ne rendent en fait pas justice ni aux explications qui ont été progressivement fournies à ce sujet dans le livre, ni aux contraintes propres à l'ampleur du champ exploratoire concerné. Par ailleurs, lorsqu'ils invoquent dans leur critique des « études de cas fort différentes [...] dont la diversité se veut bien faite pour décontenancer de prime abord le lecteur » (G&S, p. 494), et parlent même de pacte de lecture fondé sur la perspective d'incongruité (G&S, p. 500), ils se livrent en fait à un pur procès d'intention. Si G&S ont été décontenancés à la lecture de l'ouvrage en dépit des explications apportées, leur représentation est en revanche étrangère à la démarche qui a présidé à la rédaction du livre et que je viens d'évoquer. Les intentions cachées qu'ils me prêtent de vouloir décontenancer le lecteur ou de jouer sur « l'incongruité » ne correspondent nullement à la réalité.

Délimitation du champ d'investigations

Il en va de même de l'idée avancée par G&S selon laquelle je procéderais à un « élargissement empirico-conceptuel de la notion de démonstration » (G&S, p. 494), au lieu de me limiter à une « catégorie utile pour saisir certaines pratiques scientifiques et technologiques » (G&S, pp. 514-515), ou à la notion de démonstration développée par E. Goffman, qui renvoie à des simulations à vocation utilitaire perçues comme telles par les publics³ - ce qui, au passage, ne revient aucunement au même, comme je le développerai un peu plus tard. Cet « élargissement » me conduirait à des résultats trop abstraits, trop formels, ou trop divers (G&S, pp. 494, 501), et n'apporterait pas de « gain de réflexivité » pour la sociologie (G&S, p. 509) - je répondrai également à ces critiques un peu plus tard en montrant qu'elles s'appuient sur une sélection opérée par G&S dans la présentation de mes questions et

³ Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit, 1991.

de mes résultats.

Loin « d'élargir » la notion de démonstration, je suis parti au contraire de ses définitions les plus usuelles pour réaliser mes premières explorations. Ces définitions esquissent un ensemble d'objets et de pratiques d'emblée large mais structuré. Comme je l'explique en introduction, le vocable « démonstration » provient du latin *demonstratio* et possède plusieurs significations selon les espaces dans lesquels il est employé (SD, pp. 13-14). Il qualifie couramment : 1. une preuve, en particulier en sciences ; 2. une action consistant à montrer pour expliquer, intéresser, ou impressionner (e.g. présentation du fonctionnement d'un appareil, action de montrer un savoir-faire sportif, artistique ou technique) ; 3. la manifestation d'un sentiment, d'une intention ou d'une émotion. 4. une manifestation en langue anglaise depuis le milieu du 19^e siècle. Comme je l'ai également précisé en introduction (SD, p. 15) :

« Le terme « démonstration » renvoie ainsi à un ensemble d'objets (le texte d'une preuve mathématique par exemple) et de pratiques (e.g. une démonstration de danse indienne) qui sont structurés a priori, de par leurs significations usuelles, en quatre sous-groupes dont la nature, les modes d'articulation et les différences méritent d'être explorés. Ce vocable n'apparaît ainsi pas plus univoque que nombre d'autres. Par exemple, les notions d'institution, de peuple, d'agriculteur, de mouvement social ou encore de finance renvoient chacune à une multitude d'objets et un univers de pratiques hétérogènes. Elles donnent lieu à des définitions plus ou moins exclusives, floues et concurrentes. [...] Pour autant, le terme « démonstration » ne renvoie pas à tout et n'importe quoi. [...] Partir des quatre sous-définitions que je viens d'évoquer, au lieu de tenter d'emblée de les réduire les unes aux autres dans une formulation unique ou de les déconstruire de manière radicale, apparaît ainsi comme une première étape pour l'analyse. Il ne s'agit pas, bien sûr, de fixer une fois pour toutes et en surplomb un espace des possibles, mais bien plutôt de disposer de premiers repères pour délimiter un champ d'étude ».

Le premier travail définitionnel que je proposais en introduction constituait ainsi un simple point de départ, et non un point d'arrivée. Par ailleurs, ma démarche ne consistait pas à « élargir » une notion, comme le prétendent G&S, « en l'affectant d'une hétérogénéité telle qu'elle devient applicable dans toutes les sphères de vie sociale » (G&S, p. 499). On est

également bien loin des affirmations de G&S selon lesquelles « Rosental reconnaît le flou qui entoure le terme de « démonstration » (G&S, p. 495) et « son souci de généralisation le conduit à proposer un domaine d'études aux contours fuyants, l'essentiel des balises disposées pour le délimiter étant affectées d'un haut degré d'abstraction » (G&S, p. 494). Ma démarche consistait au contraire à partir d'usages linguistiques courants, à les prendre en compte et à les interroger progressivement, et ce, en fonction d'une logique d'enquête que j'ai rappelée un peu plus haut. On peut à l'inverse se demander quel principe de sélection permet à G&S de considérer comme légitimes certains usages du terme démonstration et pas d'autres, et pourquoi il faudrait restreindre cette notion à « certaines pratiques scientifiques et technologiques » ou aux simulations utilitaires appréhendées comme telles par les publics, comme le propose Goffman.

De même, mon usage du terme « public » dans l'expression « démonstration publique » est alimentée par différents travaux portant sur la distinction privé-public. G&S s'étonnent que je puisse utiliser ce vocable pour des démos qui « se déploient dans des cadres familiaux et amicaux », estimant qu'un tel usage ne serait plus « discriminant » (G&S, p. 498). Une telle critique s'appuie en fait sur une conception elle-même étroite de la notion de « public », qui ignore le fait que la nature et la taille des auditoires ne sont pas les seuls critères possibles pour définir cette dernière.

Au-delà des questions sémantiques, on peut par ailleurs se demander pourquoi il peut être fructueux d'étudier ensemble diverses formes de démonstrations publiques. Cette question se pose comme pour d'autres objets tels que les mouvements sociaux, les institutions ou encore par exemple la finance. Outre les éléments liés à ma démarche heuristique que j'ai déjà exposés, je voudrais rappeler ici quelques raisons présentées dans mon livre.

Pourquoi une étude d'ensemble des démonstrations publiques ?

Le souci d'identifier des points communs et des différences entre diverses formes de démonstration publique et d'éviter des analyses répétitives au travers de monographies distinctes ne constitue pas la seule motivation pour une étude d'ensemble de ces objets et de ces pratiques. Comme je l'explique dans l'ouvrage, le fait que certains acteurs puissent dans diverses circonstances recourir à plusieurs formes de démonstrations publiques, que ce soit successivement ou en parallèle, impose également une étude globale de ces dernières. Par

exemple, une ONG comme Greenpeace organise couramment à la fois des occupations de sites et des démonstrations publiques destinées à prouver l'existence de dangers environnementaux, qui se déploient notamment lors de conférences de presse. Aux utilisations conjointes de diverses formes de démonstrations publiques, du fait de leurs rôles complémentaires ou de leur degré variable de pertinence selon les situations, s'ajoutent les effets de substitution d'une forme de démonstration par une autre dans différents espaces. Une association peut par exemple trouver préférable de mettre en ligne des documents jugés probatoires plutôt que d'organiser une manifestation dans un lieu et à un moment donnés pour défendre une cause spécifique.

La circulation de certains acteurs dans différents espaces sociaux est source, par ailleurs, de migration, d'adaptation, ou encore de mutation des pratiques démonstratives. Par exemple, certains acteurs de l'intelligence artificielle dans la *Silicon Valley* adoptent successivement ou simultanément des casquettes d'universitaires, d'entrepreneurs, de consultants, d'employés d'entreprises de haute-technologie, de conseillers de la défense, ou d'ingénieurs technico-commerciaux. Ce contexte les conduit à recourir aux démos dans différents domaines de leur vie professionnelle, que ce soit pour présenter des réalisations technologiques, vendre des produits *high-tech*, ou encore illustrer des résultats théoriques. Leur pratique des démos peut s'inspirer de leur travail de production de preuves de théorèmes dans des publications académiques, mais aussi, par exemple, de leur lecture d'ouvrages de communication précisant comment réaliser des démos. Pour pouvoir saisir les phénomènes d'hybridation correspondants, une attention globale aux différentes formes de démonstrations publiques apparaît là encore essentielle.

Comme je l'ai expliqué dans mon ouvrage, mener une étude d'ensemble sur les démonstrations publiques ne revient pas à affirmer que l'on a affaire à un champ de pratiques et d'objets homogènes, et que par exemple, une preuve réalisée par un mathématicien au tableau face à ses pairs dans un séminaire doit être perçue comme de même nature qu'une manifestation de rue pour la défense d'une cause quelconque. Une étude globale ne signifie pas tout confondre et sombrer nécessairement dans le réductionnisme.

Ainsi, on comprend déjà un peu mieux les raisons pour lesquelles la critique de G&S est si infondée. Ces derniers ont privilégié des définitions à la fois réductionnistes, floues et

non justifiées de la notion de démonstration, et ils ont proposé une représentation plus inexacte qu'incomplète de mon heuristique, des délimitations du champ de recherche, des raisons de réaliser une étude d'ensemble des démonstrations publiques, et comme on va le voir maintenant, de nombre de résultats présentés dans mon livre. Les omissions et les erreurs sont trop nombreuses pour que je puisse toutes les mettre en lumière, mais je peux souligner certaines d'entre elles.

Techno-rhétorique

En analysant le déroulement de démonstrations publiques sous diverses formes sur divers cas passés et actuels, j'ai mis en lumière les scénarios, les mises en scène et les équipements qu'elles impliquent. J'ai mis en évidence les tours de main des démonstrateurs, leurs répertoires, et leurs modes d'échange avec les publics, notamment *via* leur jeu sur les émotions. J'ai précisé de quelles manières et en fonction de quels savoir-faire et principes normatifs les démonstrations peuvent mêler gestes, dispositifs et paroles. J'ai ainsi mis au jour les modalités de ce que j'ai appelé une techno-rhétorique, qui se distingue des principes de la rhétorique ancienne et notamment aristotélicienne, qui insiste avant tout sur le recours au *logos*, au *pathos* et à l'*ethos*.

A cette fin, il était particulièrement utile de partir de l'analyse détaillée du déroulement d'un certain nombre de performances dans des espaces variés, alors que G&S ne voient dans cette restitution et mes comparaisons qu'une volonté cachée de jouer sur une certaine incongruité. G&S prétendent que les résultats qui en ressortent sont trop abstraits ou formels. Mais ils en livrent eux-mêmes une présentation éthérée qui occulte leurs enjeux.

Par exemple, je montre comment un schéma problème-solution, ou encore ce qu'on pourrait appeler un solutionnisme, qui consiste à décrire le monde et à tenter d'agir sur lui en faisant apparaître des problèmes et en proposant des solutions à ces derniers, sous-tend nombre de démonstrations publiques. Je montre ainsi comment les démos que j'ai étudiées consistent à commencer par mettre en scène des problèmes pour démontrer ensuite comment les technologies présentées parviennent à les résoudre, et comment des manifestations de rue débutent par la mise en scène de problèmes publics et tentent de montrer l'existence et la pertinence de diverses solutions. A cette fin, il était important de

mettre au jour l'adoption d'une telle démarche dans le cadre de cas concrets. Et il ne s'agissait pas simplement de montrer que les démonstrations publiques reposent sur « l'existence d'un problème, la proposition d'une solution » (G&S, p. 496), mais bien plutôt de mettre en évidence la prégnance d'un schéma solutionniste. Il s'agit là d'un résultat spécifique et on peut se demander quelles préconceptions des dichotomies abstrait/concret et formel/informel pourraient permettre à G&S de qualifier un tel résultat de trop abstrait ou de trop formel.

D'autres résultats dont G&S n'expliquent pas les enjeux pourraient être soulignés, comme par exemple l'importance du calibrage temporel et du rythme des démonstrations publiques, le recours au *story-telling*, ou divers autres éléments entrant dans la composition des scripts. Les cas que j'ai étudiés mettent en effet en lumière de nombreuses dimensions auxquelles les démonstrateurs sont attentifs, comme les manières de guider l'attention du public et de contrôler les moments et la nature de leur participation, par exemple au travers de la mise au point de questionnements organisés. Ils mettent également en évidence des usages travaillés des chiffres, du vocabulaire, des images, des slogans, des comparaisons, des répétitions, ou encore de la visibilité et de l'effacement des démonstrateurs. Il en va de même des recours à l'humour, aux témoignages, aux certifications en tout genre, et au spectaculaire.

Pour pouvoir saisir la teneur de ces pratiques, il était particulièrement utile d'analyser le déroulement de démonstrations publiques au prisme des prescriptions de praticiens expérimentés et de spécialistes plus ou moins auto-proclamés en la matière. C'est pourquoi j'ai par exemple étudié les normes d'élaboration de scénarios démonstratifs énoncées par des spécialistes du marketing technologique.

De même, analyser la gestuelle des démonstrateurs et leurs manipulations de dispositifs divers, de manière articulée avec leurs discours, semblait crucial pour saisir leur techno-rhétorique. J'ai donc indiqué les limites d'une approche purement discursive des démonstrations publiques, et en particulier des démos. G&S affirment que je ne cite aucun auteur qui se focaliserait sur la dimension discursive des démonstrations publiques, alors que je concèderais ou « admettrais » le fait que la sociologie a de longue date montré « le rôle » des supports matériels de l'action sociale » (G&S, p. 505). Ils y voient l'illustration d'une « succession de coups théoriques caractéristiques non pas d'un paradigme particulier, mais de la discipline dans son entier » (G&S, p. 505). Ce type de critique est caractéristique d'une

approche adoptée tout au long du texte de G&S, qui les conduit à développer une critique infondée sur la base de citations partielles et parfois à contre-emploi, et de montées en généralité sur la sociologie.

En effet, si j'indique bien que plusieurs des premières grandes figures de la sociologie ont montré que les « supports matériels » jouent en règle générale un rôle essentiel dans les dynamiques sociales (SD, pp. 85-86), je cite pourtant bien John Sherry lorsque j'écris (SD, pp. 86-87)⁴ : « Quoiqu'essentielles, [les manipulations] ont parfois tendance à être occultées au profit d'une focalisation sur la dimension discursive des démos ». Au-delà de l'espace académique, j'explique par ailleurs que le réductionnisme discursif est présent dans le vocabulaire même utilisé couramment pour décrire le travail des démonstrateurs (SD, p. 86) : « le terme de bonimenteur, couramment utilisé pour qualifier les démonstrateurs de foire, [...] introduit [...] une [...] hypothèse sur la nature de leur travail : celui-ci serait centré sur l'argumentation et la parole ». G&S omettent en fait que le lectorat, l'espace de dialogue et les références du livre ne se limitent pas à la sociologie, mais concernent également des non-sociologues, et notamment l'histoire des sciences et des techniques et d'autres disciplines et champs de savoir, dont certains auteurs (comme John Sherry) ont contribué à documenter le déroulement de démonstrations publiques. Ce contexte explique pourquoi j'ai cherché à expliciter l'approche sociologique que j'ai adoptée, et non à réaliser des « coups théoriques » comme le prétendent G&S. Ces derniers auraient pu peut-être ainsi faire l'économie des leçons de sociologie dont ils me font bénéficier, ainsi que leurs lecteurs, comme aussi lorsqu'ils expliquent que « la sociologie a intégré depuis sa fondation même la nécessité de penser des formes d'interdépendance et d'articulation entre catégories d'entités » (G&S, p. 506), citant à l'appui de leur digression un ouvrage auquel j'ai moi-même contribué.

Émotions

C'est en usant de procédés similaires que G&S justifient une autre dénonciation, longuement développée dans leur texte, selon laquelle mes analyses seraient fondées sur une représentation stratégiste de l'action. Ce point peut être illustré au travers de leur présentation inexacte de mes analyses sur la mobilisation et le déploiement des émotions dans le cadre du

⁴ John F. Sherry, "Market Pitching and The Ethnography of Speaking", *Advances in Consumer Research*, vol. 15, 1998, pp. 543-547.

déroulement de démonstrations publiques. Alors que je montre comment de nombreux acteurs sociaux développent une approche stratégique des émotions, en partie comparable à celles prônées dans la rhétorique ancienne ou à celles déployées dans certains travaux de sociologie, je précise cependant que d'autres approches et représentations sont aussi possibles et souhaitables.

J'évoque par exemple dans le livre le cas de démonstrateurs dans un salon de l'innovation, qui « étaient employés par de grandes entreprises, et les enjeux d'une démonstration réussie depuis leur stand étaient pour eux limités. Ils n'engageaient pas en particulier la survie de leur *start-up* contrairement à d'autres, et leurs performances n'étaient pas toujours évaluées par leurs employeurs. Pour ces exposants, prendre plaisir à présenter et à expliquer le fonctionnement de réalisations étonnantes pendant quelques jours, et interagir de façon agréable avec les visiteurs pouvaient dès lors passer au premier plan » (SD, p. 129). J'indiquais également des attitudes dans nombre de cas « peu théâtrales, dépassionnées, voire marquées par un certain détachement. Il s'agissait souvent de partager un intérêt pour des réalisations en présentant des curiosités plutôt que de chercher à impressionner le public par des démonstrations très spectaculaires. Cette recherche d'une certaine authenticité ou cette absence de simulation stratégique peuvent être comparées à celles observées dans le cadre de diverses manifestations » (SD, pp. 104-105). Citant une enquête sociologique sur les émotions exprimées par les participants à des manifestations anti-corridas qui se sont déroulées en France dans les années 2000⁵, je précise également en quoi « étudier les expériences biographiques des manifestants dans une perspective large d'histoire sociale est apparu indispensable pour pouvoir saisir dans quelle mesure les émotions en question n'étaient pas uniquement feintes pour des raisons stratégiques, et quels en étaient les effets » (SD, p. 193).

On voit là encore la représentation inexacte que G&S offrent de mes propos lorsqu'ils écrivent (G&S, p. 511) : « Les émotions, en effet, ne sont saisies ici qu'en tant qu'elles participent du travail d'intéressement mis en œuvre par les démonstrateurs pour se donner quelque chance d'« emporter l'adhésion du public » et, par-là, d'assurer « le succès de la démonstration », peu importe ce dont il retourne sur le plan des intentions manifestées et des règles qui en autorisent tout aussi bien l'expression que la compréhension ».

⁵ Christophe Traïni, « Dramaturgie des émotions, traces des sensibilités. Observer et comprendre des manifestations anti-corrida », *ethnographiques.org*, n°21, 2010. <http://www.ethnographiques.org/2010/Traini>

Cette focalisation conduit G&S à omettre d'évoquer d'autres questions abordées dans le livre au sujet des émotions générées par les démonstrations publiques, comme celle de l'effervescence collective (SD, p. 104). Il en va de même de bien d'autres questions et résultats, comme je voudrais maintenant le préciser.

Préparer des démonstrations publiques

La Société de démonstration analyse non seulement comment se déroulent les démonstrations publiques, mais également de quelles manières elles sont préparées. Je montre comment ces préparatifs peuvent impliquer un grand nombre d'opérations, incluant des répétitions, des tests et des adaptations itératives des dispositifs démonstratifs, et peuvent relever d'une démarche de gestion de projet. Des collectifs parfois importants peuvent être mobilisés, impliquant des réunions de concertation et une forte division du travail, ainsi que des publics tests dont les réactions sont analysées systématiquement. Je montre comment certains démonstrateurs s'inspirent de techniques théâtrales ou cinématographiques ou les mettent en œuvre, ce qui implique notamment la constitution de scénarios et de mises en scène et un travail sur les décors, les accessoires, les costumes, les éclairages et le jeu d'acteurs. On a alors parfois affaire à des entreprises de production audio-visuelle orientées vers la construction d'événements médiatiques.

G&S me reprochent de créer un lien simplement analogique ou rhétorique avec le théâtre, livrant au passage une représentation inexacte de mes usages des notions de mise en scène et de scénario, alors même que je précise qu'il s'agit de manières de travailler et de penser les performances propres à certains acteurs, et que les références et les techniques qu'ils utilisent sont plus diversifiées que celles du théâtre pour inclure notamment des éléments issus du cinéma et de la publicité. G&S reprennent certaines de mes thèses qu'ils présentent là encore en simples « concessions » pour formuler une critique infondée (G&S, p. 502) : « Le lien avec l'univers théâtral est en fait surtout rhétorique. En effet, le vocable qui en est tiré (script, scène, public) aurait tout aussi bien pu être emprunté au cinéma ou à la publicité. Certes, certains de ceux qui prodiguent ces recommandations ou les suivent pour élaborer leurs scénarios appréhendent « le travail des démonstrateurs comme un jeu d'acteurs de théâtre » ou travaillent « en collaboration avec des professionnels du spectacle ». Mais ça n'est en rien limitatif et circonscrit aux analogies susceptibles d'être faites par les enquêtés eux-mêmes ; sans quoi on s'expliquerait mal que Rosental puisse noter par ailleurs que « les débats autour des

rapports d'experts au sein de l'Académie des sciences aux États-Unis apparaissent également pouvoir être utilement décrits en termes de performances théâtrales » ».

En ce qui concerne le dernier extrait de citation, G&S opèrent un rapprochement contestable qui confond les niveaux d'analyse, et omettent de mentionner que je fais référence à l'approche dramaturgique adoptée par S. Hilgartner dans son travail sur l'Académie des sciences aux États-Unis⁶. Par ailleurs, ils ne rendent pas justice au fait que j'adopte moi-même une posture critique à l'égard de la métaphore théâtrale, en tenant notamment compte du fait (mais pas uniquement) qu'elle ne parvient pas à rendre compte dans de nombreux cas de la manière dont les acteurs envisagent les démonstrations publiques (SD, p. 138) : « Certains individus n'assimilent pas le travail démonstratif à une activité de représentation et à l'organisation de spectacles ou y sont parfois rétifs ». Ma critique est en fait plus générale (SD, p. 307) : « attribuer à toutes les performances un caractère théâtral ou encore les décrire en termes de spectacles possède, comme on a pu le constater, un caractère problématique [...]. Il ne possède pas non plus de vertu explicative tant qu'on ne précise pas en quoi il peut y avoir théâtre ou spectacle, compte-tenu de ce qui se déroule durant la performance, et ce qui s'y échange éventuellement ».

Je montre par ailleurs que si nombre de démonstrateurs mobilisent divers tours de main pour gérer les incidents ou les imprévus en amont ou lors des performances, d'autres apprécient au contraire leur survenue et les improvisations pour diverses raisons (SD, p. 111) : « Des communautés de hackers pour lesquelles les démos constituent des modes de divertissement et de compétition dans le cadre de leurs réunions valorisent la survenue de crashes et la capacité des démonstrateurs à les gérer. Les démos sans bavure sont en revanche jugées ennuyeuses ». On est ainsi là encore bien loin de la mise en œuvre d'un axiome stratégeste que G&S m'attribuent à tort. Il en va de même lorsque j'explique que le temps et l'énergie consacrés par les démonstrateurs aux préparations de leurs performances ne s'expliquent pas simplement par des visées stratégiques, mais qu'il faut aussi considérer par exemple des aspects moraux, et que « tout en visant l'obtention de succès commerciaux, les démonstrateurs peuvent rechercher la satisfaction du travail bien fait » (SD, p. 213).

De plus, je montre comment les préparatifs comprennent dans certains cas la

⁶ Stephen Hilgartner, *Science on Stage: Expert Advice as Public Drama*, Stanford (CA), Stanford University Press, 2000.

réalisation d'actions diverses auprès des publics visés, certaines d'entre elles pouvant être également conduites à l'issue des performances. Je précise notamment comment les démonstrateurs cherchent parfois à générer des attentes auprès de leurs publics par des annonces très élaborées en amont des performances, et tentent de contrôler leurs interprétations de ce qui a été démontré à différents stades, y compris en aval, en produisant par exemple de nouvelles démonstrations sous d'autres formes, destinées à renforcer les précédentes. Ces savoir-faire, comme d'autres encore, font l'objet de modes d'apprentissage et d'élaboration qui constituent un autre volet de l'ouvrage, comme je voudrais maintenant le préciser.

Apprendre à réaliser des démonstrations publiques

L'étude des modes d'apprentissage et d'élaboration des démonstrations publiques permet d'explorer certaines de leurs conditions sociales et historiques de production, de mieux saisir leur nature et d'éviter ainsi « une ontologie plate », qui laisse « échapper l'hétérogénéité normative du social » (G&S, p. 514) et que dénonce G&S, alors qu'ils livrent eux-mêmes une représentation sélective de mes résultats qui fait fi de leur relief et de l'hétérogénéité que je mets en lumière. J'ai pu ainsi montrer que la conduite des démonstrations pouvait selon les cas correspondre à des métiers à part entière, à des activités occasionnelles et à des compétences professionnelles parmi d'autres. En suivant les méandres d'apprentissages en partie autodidactes, mimétiques et corporatistes, qui peuvent s'inscrire dans le cadre d'une formation continue se déployant sur un temps biographique long, et en étudiant quels savoir-faire sont susceptibles d'être transmis, et quelle est la part laissée aux démarches et aux innovations individuelles, j'ai pu mettre en lumière certaines évolutions et spécificités sectorielles des habiletés impliquées, diverses contraintes portant sur les pratiques démonstratives, et l'articulation de ces dernières avec d'autres activités (*e.g.* vente, animation, représentation, formation).

J'ai pu également montrer que les groupes produisant des démonstrations publiques étaient fortement stratifiés et dotés de statuts variables (du plus modeste au plus prestigieux), ce qui avait là aussi un impact majeur sur la nature des performances réalisées. Ainsi, dans les domaines de la démonstration-vente ou de la démonstration-promotion, qui sont à l'origine d'une production massive de démonstrations publiques, réaliser une démonstration peut dans certains cas renvoyer à un métier peu qualifié, marqué

par une certaine pénibilité des tâches et une grande flexibilité des horaires de travail, avec des postes surtout réservés à des intérimaires, des employés à temps partiel et des stagiaires, qui s'inscrivent au plus bas de l'échelle des rémunérations. La réalisation de démonstrations peut également correspondre à des emplois qualifiés, stables et mieux rémunérés, destinés à des employés et des cadres technico-commerciaux à plein temps. Cette activité doit être distinguée à son tour de celle des célèbres *technology-evangelists* de la *Silicon Valley*, qui s'apparente plus aux performances de prédicateurs ou de rock stars.

Campagnes démonstratives

Une autre manière de mieux appréhender la nature de ces pratiques sociales consiste, comme je l'explique dans le livre, à comprendre qu'elles se déploient dans de nombreux cas sur la durée et dans le cadre de séries, au lieu de constituer des performances isolées. Plus précisément, les démonstrations peuvent s'inscrire dans des campagnes démonstratives, formées de démonstrations simultanées ou successives sous diverses formes, réalisées par des collectifs et conçues pour être déployées de concert. Les significations que les démonstrateurs prêtent alors à une performance donnée, ses rôles éventuels et sa nature peuvent être intimement liés à leur place dans une chaîne d'actions démonstratives. Il n'est donc pas judicieux de supposer que toutes les démonstrations publiques représentent des actes isolés et de ne les étudier que comme des séquences singulières.

Montant en généralité, G&S m'attribuent à tort une thèse bien différente (G&S, p. 507) : « C'est en effet une chose d'asserter que des « actions qui précèdent les démonstrations ou qui les prolongent peuvent contribuer à leur conférer tout leur sens », c'en est une autre de croire que la totalité signifiante dans laquelle un fait social prend place n'est accessible que par cette voie ». Des digressions sur le relationnisme méthodologique s'ensuivent, G&S m'accusant là encore à tort de jouer un « coup théorique », tout en offrant eux-mêmes une vision réductionniste, limitée à la sociologie, de mon espace de dialogue et des travaux sur les démonstrations publiques, et en affirmant qu'aucun sociologue ne défendrait une approche opposée à la mienne.

Loin de ces considérations, je me suis attaché dans *La Société de démonstration* à montrer plus spécifiquement comment des démonstrateurs pouvaient se coordonner pour organiser de larges campagnes démonstratives, permettant un renforcement mutuel des effets des démonstrations

singulières sur la durée et sur des espaces étendus, voire des démonstrations de force. J'ai parlé de capitalisme démonstratif pour qualifier une économie dans laquelle des démonstrateurs tentent notamment d'enranger les intérêts cumulés de leurs diverses démonstrations publiques (notion à distinguer au passage de celle d'intéressement évoquée par G&S).

Je montre que les actions démonstratives conjointes et successives permettent notamment des adaptations itératives des performances aux différents publics. Elles offrent la possibilité aux démonstrateurs dans certains cas de tester progressivement des dispositifs et des publics et de recueillir des données au sujet de ces derniers en vue de la réorientation de recherches ou de la création de marchés ciblés. Il s'agit aussi d'outils de gestion de projet pour certains démonstrateurs et de valorisation pour les institutions qui hébergent ces derniers. Dans ce cadre, les démonstrations publiques peuvent constituer non seulement des outils de présentation de soi et d'un travail, des supports exploratoires, des dons appelant à des contre-dons, des transactions, des matières à témoignage, mais aussi des opportunités de concevoir de nouvelles démonstrations à l'aune des réactions observées.

Je montre par ailleurs que les démonstrations en jeu peuvent être d'autant plus interdépendantes que leurs matériaux constitutifs sont échangés, réemployés, ajustés, transformés et réassemblés par des groupes de démonstrateurs pour être utilisés dans différents formats, chacun d'entre eux étant sélectionné en fonction d'une situation et d'un public particuliers grâce à un sens de l'à-propos démonstratif plus ou moins développé. On a alors affaire à des arsenaux démonstratifs constitués de multiples formes de démonstration, qui peuvent être confrontés à des arsenaux contre-démonstratifs quand des luttes s'engagent.

Parmi les différents cas que j'étudie dans le livre et qui sont à l'origine de ces analyses, je considère le cas d'un grand « programme de recherche, développement et activités de démonstration » de la Commission européenne, comme je l'ai évoqué un peu plus haut, et dont l'intitulé illustre l'importance accordée à la production de démonstrations publiques dans l'administration des projets de recherche subventionnés par l'Europe. Les arsenaux démonstratifs déployés dans ce cadre comprenaient tout autant des démos que des démonstrations mobilisant des statistiques. Au passage, alors que j'évoquais comment la production de ces dernières pouvaient être utiles aux fonctionnaires européens dans un contexte particulier, G&S y voient encore à tort la mise en œuvre d'un axiome stratégiste,

m'attribuant de manière erronée la thèse selon laquelle je considérerais que ces usages des statistiques étaient simplement liés au contexte évoqué, et non à des pratiques comptables plus générales.

Biens de consommation, produits culturels et formes d'art

D'autres analyses montrent encore à quel point la lecture de G&S selon laquelle le livre reposerait sur un axiome stratégiste est réductionniste. Comme je l'explique, les démonstrations publiques peuvent posséder plusieurs dimensions, comme par exemple une vocation utilitaire et un caractère distrayant, qui ne s'opposent pas en principe. Certaines démonstrations publiques prennent ainsi la forme de spectacles distrayants qui peuvent servir à attirer une clientèle, à mettre en valeur des compétences ou des produits, et à générer des transactions commerciales. Mais ces spectacles constituent également dans certains cas la base d'activités ludiques et de modes de socialisation, ainsi que des formes plaisantes d'apprentissage. Par ailleurs, ils peuvent représenter des sources de rassemblement, de célébration et de promotion institutionnelle, individuelle ou collective. Dans la mesure où certaines démonstrations publiques sont exploitées comme des spectacles à but lucratif, on a parfois affaire à des biens marchands et des produits culturels. Mais ces performances peuvent être aussi conçues comme des objets privilégiés, des moyens d'expression ou des œuvres dans le domaine de l'art. Je montre notamment comment les démonstrations publiques réalisées dans ce domaine peuvent avoir une visée aussi bien ironique, poétique, qu'utopique ou critique et que leurs auteurs peuvent les concevoir comme des outils d'éducation des foules, des provocations à la réflexion, ou encore des mises en scène d'un monde virtuel.

Pour aboutir à ces résultats, j'étudie notamment un phénomène récent important, à savoir le développement sur Internet de formes de promotion-divertissement-formation liées au visionnage de démonstrations de produits dans le domaine des jeux vidéo et celui des cosmétiques, et qui s'adressent tout particulièrement à des adolescent(e)s. J'aborde aussi le cas historique de démonstrations publiques de Montgolfières dont le ressort dépassait l'intérêt savant pour des phénomènes insolites⁷. Ces démonstrations constituaient à la fois des cérémonies, des événements à vocation édifiante et des spectacles marchands. Elles représentaient des fêtes publiques, des événements ludiques et des preuves de dextérité et

⁷ Marie Thébaud-Sorger, *L'Aérostation au temps des Lumières*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

de bravoure. La crédibilité des élites était en jeu dans cette forme de divertissement. Tout en mettant en lumière des phénomènes extraordinaires, ces démonstrations formaient des occasions de célébration du roi patron des inventions, et des autorités locales qui permettaient leur avènement. Elles célébraient également le savoir et le pouvoir des savants sur la matière, y compris dans la simplicité des explications proposées des phénomènes et dans la maîtrise des procédures techniques. Elles fournissaient ainsi des opportunités de promotion pour différents groupes et individus.

Ces résultats illustrent le caractère infondé de la critique de G&S selon laquelle le livre s'appuierait simplement sur un axiome stratégiste, mais également selon laquelle mon analyse des démonstrations publiques m'amènerait à « céder à un réductionnisme niant l'irréductibilité les uns aux autres des ordres de sens qui constituent et régulent nos actions particulières », à « oublier l'hétérogénéité normative du social », et à « rabattre ainsi toutes les sphères de vie sociale les unes sur les autres, préalable nécessaire pour délimiter le champ des démonstrations publiques » (G&S, p. 504). Ces critiques caractérisent plutôt la démarche de G&S, qui privilégient quant à eux une vision réductionniste des démonstrations, autour des simulations utilitaires de Goffman et de « certaines pratiques scientifiques et technologiques ».

Aborder la complexité des rapports entre ce qui est démontré et ce qui est perçu

Une autre dimension de *La Société de démonstration* tient dans l'exploration de la complexité des rapports entre ce qui est démontré et ce qui est perçu par les publics. Je montre tout d'abord que la nature des dispositifs démonstratifs et la structure des démonstrations ne déterminent pas à elles seules la façon dont ces dernières sont perçues par les publics et la nature des interactions avec ces derniers. La réception des démonstrations publiques ne correspond pas toujours aux attentes de leurs auteurs, loin s'en faut. Une démonstration peut susciter des réactions variables, allant de l'adhésion pleine et entière aux critiques les plus virulentes, en passant par des jugements mitigés. Je montre que les publics ne sont pas toujours passifs ou enfermés dans des rôles d'acclamation. Ils peuvent constituer des participants actifs, réactifs et critiques. Leurs compétences peuvent être dans certains cas aussi importantes que celles des démonstrateurs, voire supérieures. Ils peuvent être en position d'évaluer avec finesse la portée et les limites des démonstrations auxquelles ils sont confrontés, et produire des contre-démonstrations. Dans de tels cas, il n'apparaît pas légitime de réduire les

démonstrations publiques à de puissants outils de manipulation ôtant aux publics tout sens critique.

En outre, je montre que les publics peuvent réagir de manière d'autant plus imprévue qu'ils ne correspondent pas aux publics idéaux envisagés ou souhaités par les démonstrateurs. Mais bien d'autres facteurs que la composition des publics effectifs peuvent affecter le sort réservé aux démonstrations. Tous ne sont pas liés à leur déroulement *stricto sensu*. Je montre que des actions menées en amont ou en aval des performances, qu'elles soient de nature démonstrative ou autre, peuvent jouer un rôle déterminant. Pour tenter de limiter le volume ou le degré des réactions négatives, qui peuvent résulter notamment de déroulements imprévus ou de dysfonctionnements, les démonstrateurs peuvent avoir recours à de multiples ficelles. Certaines tiennent aux précautions diverses prises en amont des performances, d'autres aux techniques de gestion des incidents (*e.g.* recours à l'humour, restitution de l'intelligibilité de la situation, passage rapide à une autre séquence). Des facteurs organisationnels et conjoncturels, des dynamiques de concurrence, ou encore des paramètres macro peuvent également contribuer à fixer le destin des démonstrations publiques, comme le soulignent notamment les comparaisons internationales relatives aux modalités et aux conditions de possibilité des manifestations ou des démos⁸.

En d'autres termes, les dispositifs démonstratifs possèdent un pouvoir limité et ils sont en particulier d'autant moins voués au « succès » que ce qualificatif, comme la notion d'« échec », possèdent un caractère problématique à plus d'un titre. Je montre par exemple comment un échec affiché dans le cas d'une démo peut être dans certains cas présenté positivement comme un moyen d'apprendre et de progresser. Des constats contradictoires d'échec et de succès peuvent être aussi produits suite à une démo ou à une manifestation afin d'en renforcer les effets, ou au contraire de les combattre. Ainsi, la frontière entre échec et succès tracée par différents acteurs n'est pas simplement déterminée par la performance considérée, mais peut dépendre des luttes démonstratives dans lesquelles celle-ci s'inscrit.

Face à ce type de résultat, G&S montent encore une fois en généralité et prétendent à tort que je ne ferais que mettre ainsi en scène un autre acquis de la sociologie, que nul sociologue ne

⁸ Sheila Jasanoff, *Designs on Nature: Science and Democracy in Europe and the United States*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2005. D. della Porta & H. Reiter (dir.), *Policing Protest: The Control of Mass Demonstrations in Western Democracies*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998.

saurait remettre en cause, à savoir le « principe d'indétermination relative, lequel commande de considérer que l'action sociale possède, certes, une forme de régularité et de prévisibilité, mais que ni l'une ni l'autre n'est absolue » (G&S, p. 508). Une fois de plus, G&S omettent le caractère pluridisciplinaire des travaux sur les démonstrations publiques et de mon espace de dialogue et me prêtent une thèse qui, d'une part, ne rend pas compte des résultats du livre, qui sont à la fois différents et plus spécifiques, et que l'ouvrage ne porte pas, d'autre part. J'explique pourtant en quoi des travaux dans le domaine du management de l'innovation tentent de montrer que les démonstrations publiques parviennent à désamorcer les routines critiques des spectateurs en jouant sur des conventions de la communication théâtrale, qui favoriseraient la complicité des auditoires⁹. Je montre aussi en quoi les phénomènes que j'aborde sont pertinents pour l'histoire des sciences et des techniques (SD, pp. 189-190) :

« Si on n'analyse pas les modalités effectives de réception des démonstrations publiques, soit parce qu'on se focalise exclusivement sur le déroulement d'une performance sans se pencher sur les réactions du public ou sur les interactions auxquelles elle donne lieu, soit parce qu'on étudie uniquement les dispositifs matériels mis en œuvre dans ce cadre, le risque est non négligeable d'attribuer à la performance ou aux dispositifs des effets plus univoques et intenses que ceux qu'ils génèrent en pratique [...] Le risque que j'ai évoqué est encouru notamment par les historiens des sciences et des techniques lorsqu'ils disposent de données sur le déroulement d'expériences publiques et sur les machines employées à cette occasion, grâce à l'existence de comptes rendus et de sources iconographiques par exemple, sans toutefois posséder de données suffisamment complètes et précises sur les réactions des publics ».

Un autre aspect du livre tient à la remise en cause de l'approche de Goffman des démonstrations. En ce sens, mon approche des démonstrations ne s'inscrit pas « dans une filiation avec la sociologie d'Erving Goffman », contrairement à ce qu'écrivent G&S (G&S, p. 495). En effet, Goffman réduit les démonstrations à des simulations d'actions à vocation utilitaire, perçues comme telles par ceux qui en sont les témoins. Cette caractérisation concerne essentiellement chez Goffman des démos, comme par exemple la démonstration d'une pièce d'artillerie à des militaires, et elle présuppose que les publics conviennent qu'il

⁹ Joseph Lampel, « Show-and-Tell: Product Demonstrations and Path Creation of Technological Change », in R. L. Garud & P. Karnoe (dir.), *Path Dependence and Creation*, Mahwah (NJ), Lawrence Erlbaum, 2001, pp. 303-327.

s'agit d'une fiction. G&S considèrent que Goffman respecte ainsi le sens, les intentions et les règles qui ordonnent ce type d'interaction, alors qu'il n'en est rien. Je montre que de telles démos donnent lieu à une grande variété de modes d'interaction, à la croisée de postures fictionnelles et réalistes, que les publics ne sont pas toujours constitués d'individus isolés et interchangeablement contrairement aux descriptions goffmaniennes, et que leurs membres ne considèrent pas toujours conventionnellement qu'il s'agit de fictions.

En effet, ces derniers peuvent dans certains cas vivre le déroulement d'une performance en ayant un rapport ambigu à son caractère fictionnel, en l'ignorant au moins en partie, ou en l'oubliant transitoirement ou de façon ponctuelle. Ils ne sont pas toujours en mesure de saisir pleinement les ressorts des démonstrations et peuvent prendre les fictions pour des réalités premières et être mystifiés à différents niveaux dans nombre de cas. Si les démonstrateurs ne sont pas dotés en général d'un pouvoir absolu grâce à leurs démonstrations, ils ne sont pas non plus démunis. Une dissymétrie entre les postures des publics et des démonstrateurs peut avoir plusieurs origines. Je montre que les démonstrateurs peuvent être équipés de boîtes noires, avoir mis au point des outils pour contrôler la participation et les interprétations des publics et orienter l'attention sur certains éléments plutôt que d'autres, ou encore avoir longuement préparé des réponses aux objections éventuelles. Ils peuvent être, en outre, dotés de compétences diverses que ne possèdent pas les publics. De plus, les manipulations peuvent reposer sur de subtiles omissions, des ambiguïtés et des zones d'ombre. À l'antipode d'une démarche grossière ou brutale, elles peuvent résulter de démarches dialectiques souples et de suggestions.

Ainsi, G&S ne rendent pas justice à « l'hétérogénéité normative du social » et privilégient eux-mêmes « un réductionnisme niant l'irréductibilité les uns aux autres des ordres de sens qui constituent et régulent » le déroulement des démos en rabattant, comme Goffman, « des conduites fort dissemblables sur un double plan normatif et intentionnel » et des « sphères de vie sociale les unes sur les autres » (G&S, pp. 500, 504). On peut également se demander comment G&S peuvent à la fois adhérer à la définition de Goffman et considérer que la notion de démonstration devrait être réservée à « certaines pratiques scientifiques et technologiques ». Je voudrais maintenant souligner le fait que G&S n'apportent pas une vision juste du livre lorsqu'ils prétendent que la diversité des démonstrations publiques prises pour objet ne me conduit pas au final à la dépasser pour en rendre

compte.

La société de démonstration

Selon G&S, je me « refuserais » en conclusion de l'ouvrage « à réduire cette diversité patiemment dégagée, arguant que « proposer à ce stade un résumé qui aplanirait les différences serait contre-productif. Il s'agit plutôt ici de les réaffirmer ». Faute de distinctions analytiques à même de démêler cet écheveau, s'ensuit donc un long résumé tissé de variétés, de différences et d'aléas » (G&S, p. 514). Cette présentation qui s'appuie sur une citation tronquée est inexacte. Il suffit pour s'en rendre compte d'inclure la phrase qui suit immédiatement cette citation (SD, p. 303) : « proposer à ce stade un résumé qui aplanirait les différences serait contre-productif. Il s'agit plutôt ici de les réaffirmer. Cependant, des traits communs peuvent être soulignés et il est possible de procéder à une synthèse des résultats ».

Si au stade de la conclusion, je ne souhaitais effectivement pas sombrer dans le réductionnisme et faire fi de « l'hétérogénéité normative du social », en ne tenant pas compte de la diversité des pratiques analysées, j'évoquais ou rappelais en revanche des traits communs et je proposais une synthèse qui ne se réduisait pas à un résumé « de variétés, de différences et d'aléas » et incluait notamment des distinctions analytiques, contrairement à ce qu'affirment G&S. Cette démarche prolongeait celle déjà effectuée tout au long de l'ouvrage. J'insistais par exemple sur le fait qu'il importe de « distinguer des démonstrations publiques « fermées » et « ouvertes » » (SD, p. 303). Que ce soit pour les démos et les manifestations, j'évoquais la prégnance du schéma solutionniste sur les cas étudiés, ainsi que le recours à des répertoires sédimentés, l'importance du travail de calibrage temporel et matériel, ou encore la formulation par les démonstrateurs d'interprétations relatives aux actions menées au cours des performances, afin de tenter de contrôler les interprétations des publics. Je rappelais aussi par exemple comment nombre de démonstrations gagnaient à être saisies à partir de leur inscription dans des campagnes démonstratives.

Comme je l'ai déjà évoqué, *La Société de démonstration* vise avant tout à analyser les modes de conception, de préparation et d'exécution des démonstrations publiques dans leurs diverses formes. Cependant, l'ouvrage contribue à mettre en lumière des phénomènes que je

n'avais pas anticipés au début de mes enquêtes. Les démonstrations publiques apparaissent comme des opérateurs aussi importants que peu visibles de la vie sociale, et comme des moments intenses de cette dernière. Leur préparation et leur exécution peuvent mobiliser de nombreuses ressources, susciter d'importantes tensions et soulever les passions. Les cas que j'ai étudiés montrent que les démonstrations publiques sont utilisées tant par les pouvoirs centralisés, les groupes d'intérêts, les organisations, que par une multitude d'individus. Elles se déploient dans de nombreux lieux de rassemblement et d'échange (e.g. foires, marchés, meetings politiques).

Il apparaît ainsi que les individus des sociétés actuelles, comme ceux des sociétés plus anciennes, sont ou ont été confrontés dans leur quotidien à une multitude de démonstrations publiques sous diverses formes, quand ils n'en sont pas, ou n'en ont été eux-mêmes les auteurs. C'est entre autres pour rendre compte de l'ampleur de ces phénomènes que j'ai parlé de société de démonstration.

On peut bien sûr s'interroger sur les raisons d'une telle prolifération des démonstrations publiques. L'ouvrage apporte des éléments pour tenter de comprendre ce phénomène. Il semble tout d'abord qu'il existe un impératif démonstratif qui se déploie à de multiples titres. Cet impératif permet de comprendre en partie pourquoi les individus consacrent autant de temps et d'énergie à produire des démonstrations publiques ou à assister à ces dernières. Par ailleurs, il apparaît que les démonstrations doivent être souvent adaptées et redonnées. Elles doivent faire l'objet d'ajustements, de (re)combinaisons et de réemplois, en s'inscrivant parfois dans de vastes ensembles démonstratifs.

Comme je l'explique, l'ouvrage débouche à la fois sur des résultats précis et des lignes de fuite qui demandent à être explorées plus avant. Je n'ai développé aucune prétention à l'exhaustivité. Les résultats que j'ai présentés dans le livre sont relativement modestes au regard de l'ampleur et de l'importance des phénomènes considérés. Leur analyse mérite des approfondissements. C'est en d'autres termes une théorie ouverte et un vaste domaine d'investigations que j'ai tenté d'esquisser dans *La Société de démonstration*. Je compte sur les prochains ouvrages que j'ai programmés sur les démonstrations publiques pour livrer de plus amples développements à ce sujet. En attendant, face aux représentations inexactes que G&S donnent du contenu de mon livre, je ne peux qu'inviter les lecteurs de cet article à lire *La Société de démonstration* pour se former leur propre opinion sur le contenu et les

enjeux de l'ouvrage.